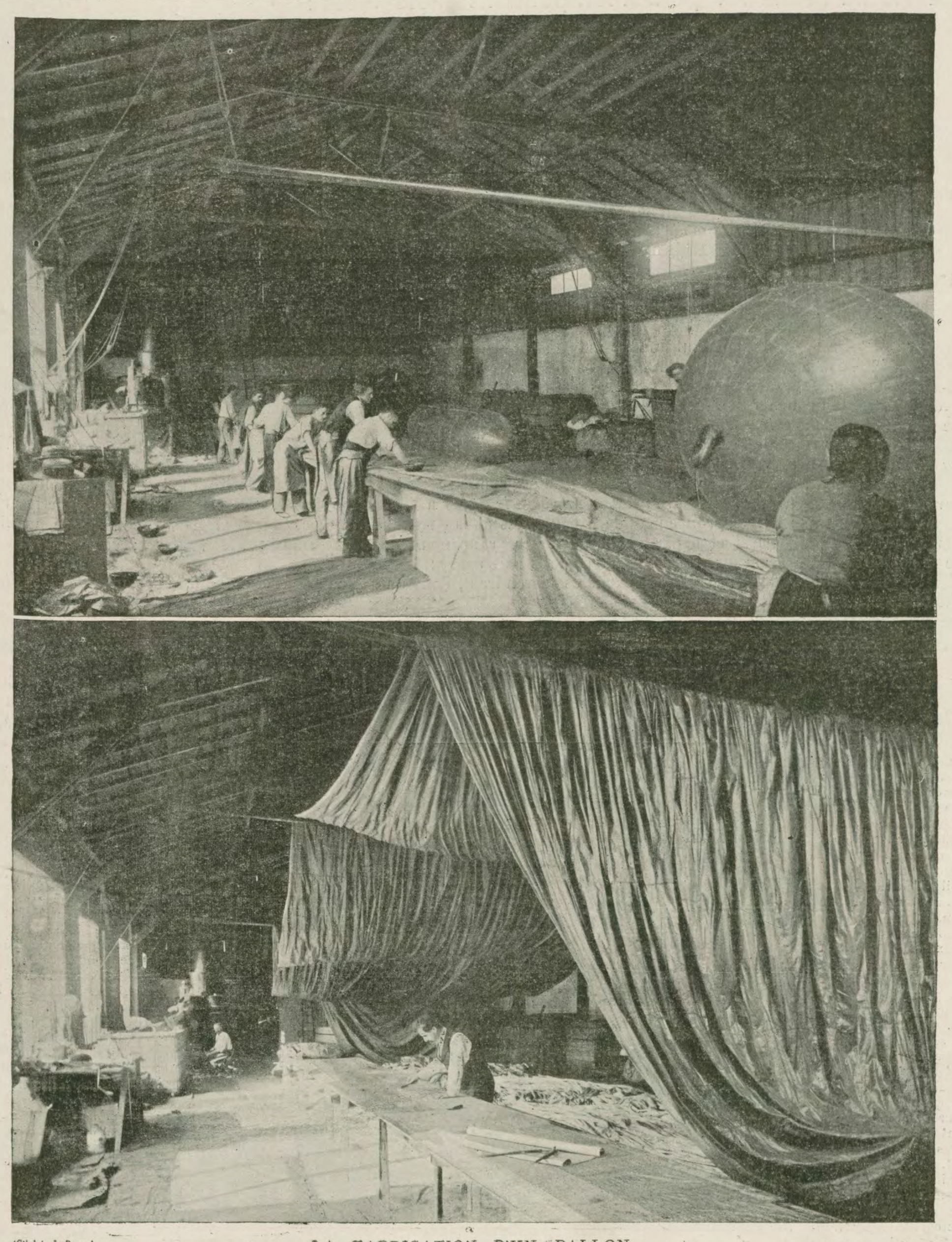
LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS :
PARIS..... Un an 14 fr. Six mois 7 fr. 50
PROVINCE.. — 15 fr. — 8 fr.
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr.

PARAISSANT LE DIMANCHE
Rédaction et Administration, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS

24 Septembre 1899. — N° 54



(Clichés J. Beau.)

LA FABRICATION D'UN BALLON

1. Le vernissage de l'enveloppe. Au moyen d'un tampon, les ouvriers étendent sur l'étoffe, soie ou coton, de l'huile de lin siccative ; on donne ainsi jusqu'à cinq couches. — 2. L'épure. Sur une grande table, le dessinateur fait l'épure d'un ballon tandis qu'au-dessus de lui l'étoffe, déjà vernie, sèche lentement

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

Primes à nos abonnés

La *Vie au Grand Air* pour rien pendant trois mois !
Superbe volume donné gratuitement !
L'abonnement annuel à 10 francs !
Le prix de l'abonnement remboursé en annonces !

Abonnez-vous!!!

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs qui désireraient s'inscrire sur le registre de nos abonnés, que nous pouvons leur offrir les avantages ci-dessous :

1° Au choix.

A. Tout *nouvel* abonné d'un an (Paris, **14** francs ; départements, **15** francs), recevra **gratuitement** la *Vie au Grand Air* jusqu'au 1er janvier 1900. **Son abonnement ne partira qu'à dater du 1er janvier 1900.** C'est donc un véritable cadeau de trois mois que nous offrons à nos nouveaux abonnés.

B. Tout *nouvel* abonné recevra, **gratuitement,** la collection des 26 premiers numéros de la *Vie au Grand Air* (de 1 à 26)ou, à son choix, des 26 derniers numéros (de 26 à 52). Ce sont de véritables volumes, dont la valeur commerciale, est de 7 francs, c'est-à-dire la moitié du montant de l'abonnement.

2° Tout *nouvel* abonné ou tout *ancien* abonné, renouvelant son abonnement, **aura droit** *en plus d'une des primes ci-dessus* dans le courant de l'année, à **cinq petites annonces** dans la *Bourse des Sports*. Ces dernières devront avoir **4** lignes au maximum. Ce sera pour nos abonnés, le plus sûr moyen de vendre, échanger, acheter les objets de sport. *C'est donc encore le montant de l'abonnement intégralement remboursé.*

3° Toute personne nous transmettant cinq abonnements, sur la même liste, recevra **gratuitement** la *Vie au Grand Air* **pendant un an.**

4° Nous inspirant de l'exemple des grandes compagnies de chemins de fer, qui font de notables réductions sur leurs tarifs aux personnes se groupant pour voyager, nous avons décidé de faire les remises suivantes sur le prix de nos abonnements : A. par groupement de **2** personnes nous envoyant *ensemble* et *sur la même liste*, leur abonnement : **13 francs** par an (Paris et départements); B. par groupement de **3** personnes : **12 francs** ; par groupement de **4** personnes : **11 francs** ; par groupement de **5** personnes : **10 francs.**

Les numéros des abonnés sont expédiés le vendredi, dans un rouleau de carton (pour la province), et sous une chemise spéciale (pour Paris).

Remplir le Bulletin d'Abonnement qui se trouve encarté dans le présent numéro.

COMMENT SE FAIT UN BALLON

Il s'agit de construire un ballon. Rien de plus facile, en apparence, surtout si l'on compte employer cette formule, imitée de celle que donnait l'artilleur Calino de la fabrication d'un canon : « Prenez du gaz et mettez de l'étoffe autour. » En fait, il est aussi délicat d'entourer un trou de bronze, pour obtenir un bon 120 court, qu'il est minutieux et subtil d'arriver à avoir un aérostat parfait, — aussi parfait du moins que le permettent les progrès actuels de l'aéronautique.

Et, si jamais, comme je l'espère, l'envie vous prend d'explorer un peu les régions aériennes, vous, lecteur, qui aurez parcouru les forêts à bicyclette, les routes en automobile, les fleuves et les mers en yacht, ne songez point un seul instant à vous faire vous-même le constructeur de votre ballon. Allez tout bonnement trouver un vieil aéronaute expérimenté et prudent et la seule explication qu'il vous donnera des différents détails de fabrication vous convaincra de la nécessité de confier à un homme de l'art le soin de vous « bâtir » votre nouveau véhicule.

Le ballon une fois cousu, les ouvrières le plient en forme de fuseau avant de le confier aux vernisseuses.

C'est justement cette explication que M. Mallet, un homme compétent, sérieux, aimable, et — ce qui est assez éloquent — unanimement aimé dans ce monde légèrement aigri de l'aérostation, va donner ici aux lecteurs de la *Vie au Grand Air*.

Le signataire ne sera que l'intermédiaire, le trait d'union. Puisse cette interprétation amener beaucoup de conversions au culte de ce sport éminemment et essentiellement *au grand air*.

La première des choses qu'il faut se procurer, c'est l'étoffe. Grave question que celle du choix du tissu qui vous emmènera dans les régions de l'atmosphère. Cela dépend de

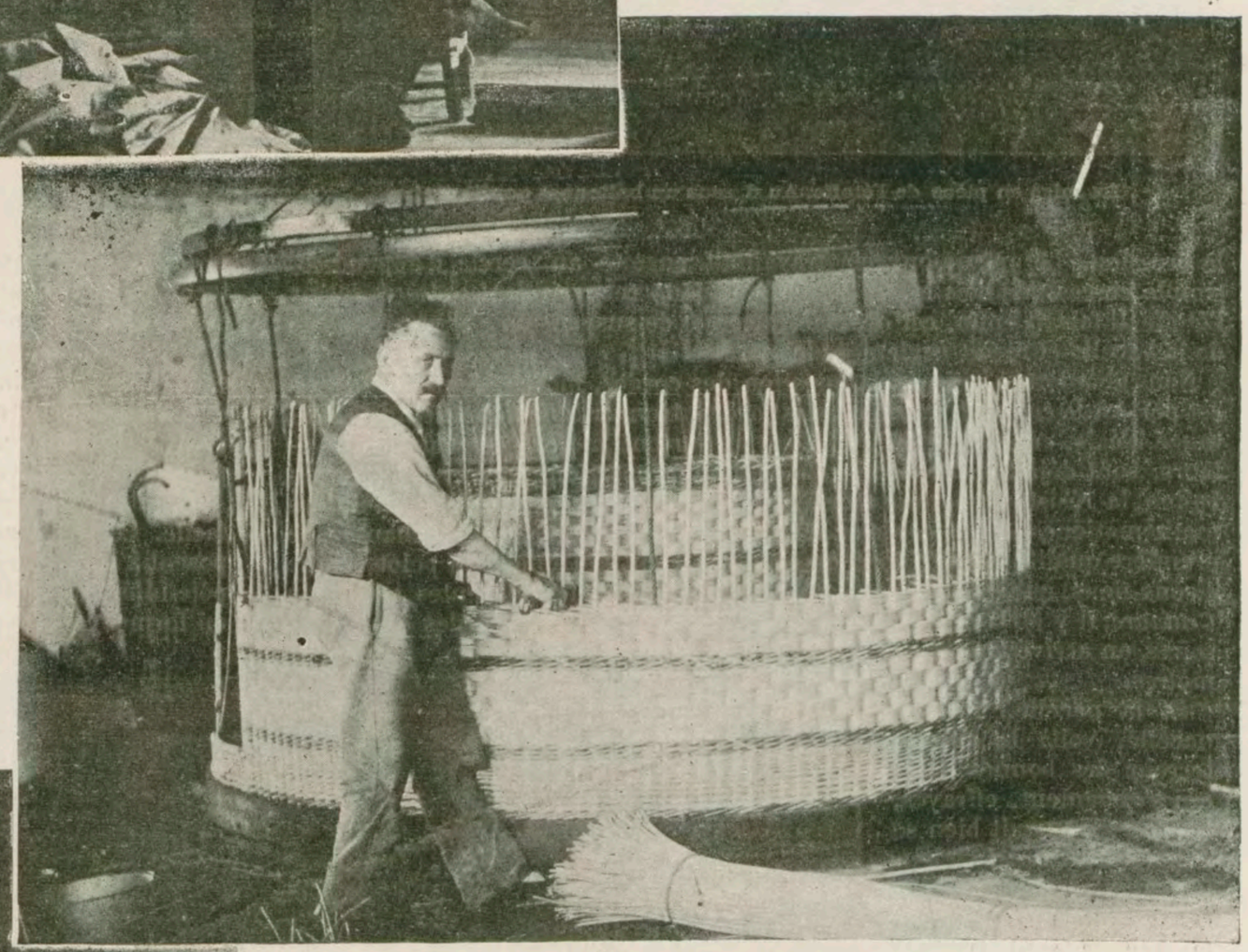
Les piqueuses occupées à coudre le ballon.

diverses circonstances, principalement du cube du ballon. Suivant qu'il sera plus ou moins gros, le ballon exigera, naturellement, une étoffe plus ou moins résistante.

On emploie le plus souvent la toile de coton, en trame ou en chaîne, qui présente, d'ailleurs, à peu près la même force. On verra plus loin que l'on construit aussi des ballons en soie pongée, en soie du Japon, etc. Comment reconnaît-on la qualité de l'étoffe? A l'aide d'un dynamomètre spécial. On essaie, à cet appareil, la force du tissu. Pour le *Centaure*, le ballon de 1 500 mètres dont nous allons suivre la construction, l'aiguille du dynamomètre marque à la rupture 1 050 kilogrammes. Le chiffre paraît suffisant. Tout va bien. Cette étoffe peut servir. Quelle quantité en faudra-t-il prendre? Dix pièces de 85 mètres de long sur 90 centimètres de large, soit une superficie de 745 mètres carrés. Vous voici donc en possession de vos sept ares quarante-cinq centiares — si j'ose m'exprimer ainsi — d'une étoffe reconnue bonne. Ne vous demandez pas, en contemplant tristement cet énorme ballot, comment vous allez le convertir en une belle sphère glorieuse et hardie, impatiente, au départ, d'atteindre le ciel. Mettez-vous tout de suite à commencer vos épures et à tailler vos « patrons » tout comme le fait une couturière ou un tailleur pour une robe ou un smoking.

Puis, toujours comme le tailleur ou la couturière, il faudra procéder à la coupe.

Pour cela, on fixe l'étoffe sur une longue table, on la tend parfaitement et on découpe quarante épaisseurs à la fois. Quarante épaisseurs, cela forme plusieurs centimètres de haut; pour les entamer on a recours à un outil particulièrement tranchant qui ressemble à un grand grattoir. Ayant coupé quarante épaisseurs, vous avez quarante bandes identiques, quarante « panneaux », comme l'on dit, que l'on doit, à présent, réunir. Alors, les femmes entrent en scène. Les *bâtisseuses* opèrent grossièrement la jonction des pièces: elles bâtissent, c'est-à-dire qu'elles les assemblent à grands et larges points, peu robustes



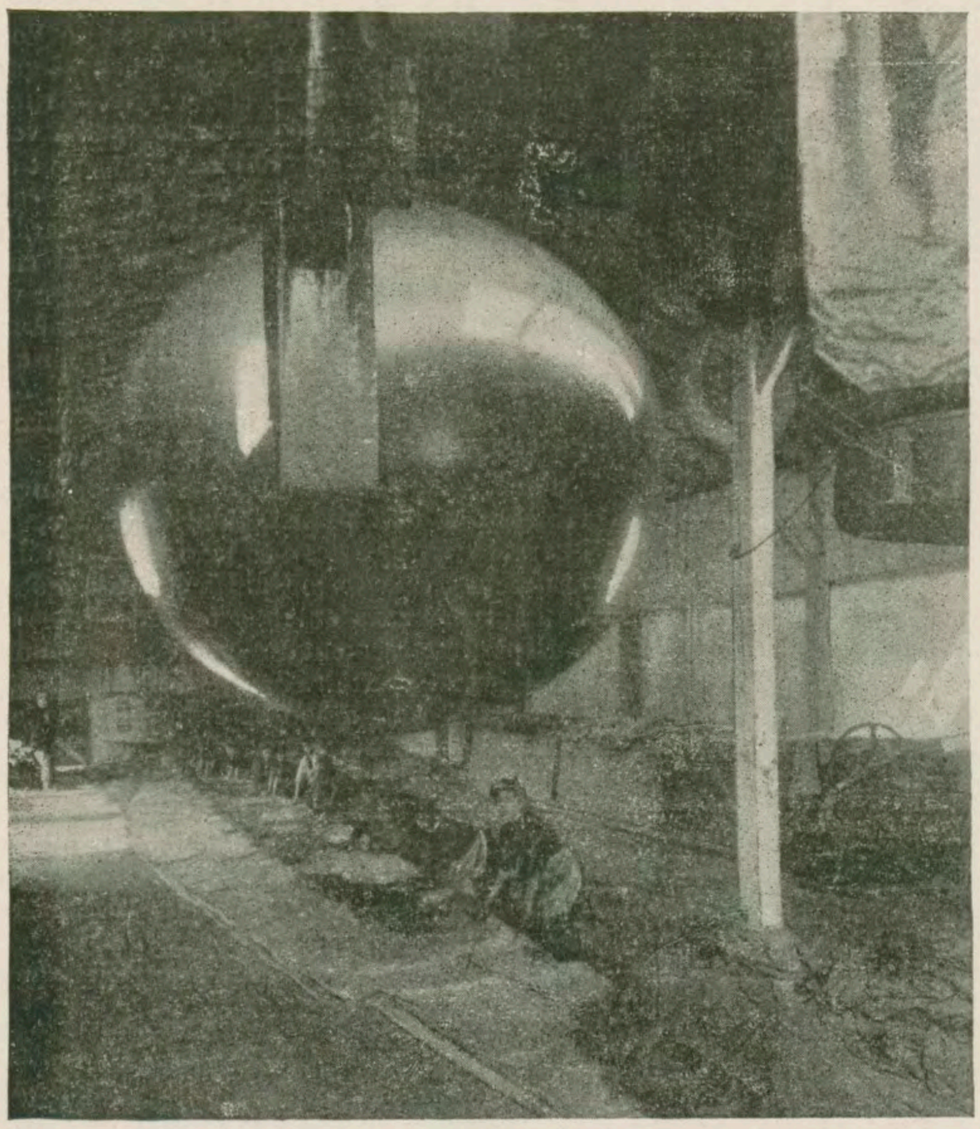
La fabrication de la nacelle.

MM. de la Vaulx et Santos-Dumont examinant le *Centaure*.

mais néanmoins utiles aux ouvrières qui vont intervenir, les *piqueuses*. Celle-là travaillent à la machine à coudre, et leur ouvrage est aussi fini que celui de leurs prédécesseuses est grossier. Entre deux des points des bâtisseuses il y a quelques centaines de points des piqueuses. Le fil qui sert à cet usage est, lui aussi, essayé à un dynamomètre, comme l'a été l'étoffe, et à la jonction des pièces, au lieu de poser tout simplement les bords l'un sur l'autre, on les double et on les intercale en « griffes », en « agrafes », de façon à augmenter la solidité de la couture. On réunit les pièces par zones — il y a cinquante-quatre zones dans le ballon dont nous nous occupons, — et, pour terminer l'opération de la couture, on fait les « collerettes » de la soupape et de l'appendice. Les collerettes, inutile d'expliquer ce que c'est; le mot est assez explicite par lui-même et vous n'aurez, quand vous regarderez un ballon, qu'à examiner attentivement les détails des pôles pour apercevoir les collerettes, parties les plus solides de l'aérostat: trois épaisseurs sont piquées ensemble et assujetties solidement.

Et voilà la couture achevée; elle aura duré une douzaine de jours environ, en admettant que quatre bâtisseuses et deux mécaniciennes y aient été occupées.

Mais pendant ce temps, ailleurs, on ne restait pas inactif. Un modeleur-mécanicien fabriquait en bois de noyer verni au tampon, la soupape. La soupape est une sorte de disque divisé par son diamètre en deux parties à charnières; ces orifices sont maintenus par des ressorts qui ne cèdent qu'à



La mise en pièce de l'étoffe. Au dessus un ballonnet gonflé sèche.

La fabrication de la soupape.

la pression. Le même ouvrier travaillait ensuite au cercle d'appendice, simple cerceau de bois muni de boulons pour recevoir les cordes et serrer l'étoffe. Il faisait enfin, cet ouvrier, le cercle de suspension qui va au-dessus de la nacelle et reçoit également les cordes.

Nous abordons à présent la question des cordes, moins secondaire qu'on est porté à le croire. Il faut, pour les cordes, trouver le juste milieu, la résistance idéale, celle qu'il faut, ni plus, ni surtout moins. Les calculs, d'ailleurs, sont déjà faits et établis. On connaît, proportionnellement au cube du ballon, la résistance « nécessaire et suffisante » — suivant la formule des mathématiques — des cordes à employer. En tout cas, c'est du chanvre de première qualité, tanné, dont on se sert. Il en faut quelques pelotes, que disons-nous, quelques kilomètres. Dans le filet et les suspentes seules du *Centaure*, il y en a environ 6 400 mètres; en comptant les cordes des accessoires on arrive à 7 kilomètres.

Et la nacelle? Ah! la nacelle, voilà la grande terreur des bonnes gens qui s'exclament, effrayés, qu'elle « pourrait bien se défoncer ». Erreur de leur imagination inquiète. Les cordes qui maintiennent la nacelle sont tressées avec l'osier et traversent le fond de cette nacelle. Il est donc matériellement impossible que la crainte que nous venons d'indiquer se réalise.

La nacelle est garnie de banquettes et de soutes dans lesquelles on placera les provisions au moment du départ. Ce vaste panier suspendu — car en somme ce n'est pas autre chose — qui transportera des vies humaines, joue un peu auprès du ballon le rôle de la carrosserie dans l'automobile. Là, les idées du constructeur peuvent se donner libre cours; et l'on voit parfois des trouvailles originales: les nacelles des ballons de Meudon (établissement militaire) sont à ce point de vue remarquables; du reste, à d'autres points de vue plus techniques et plus utilitaires, les aérostats qui sortent de ce parc sont particulièrement soignés.

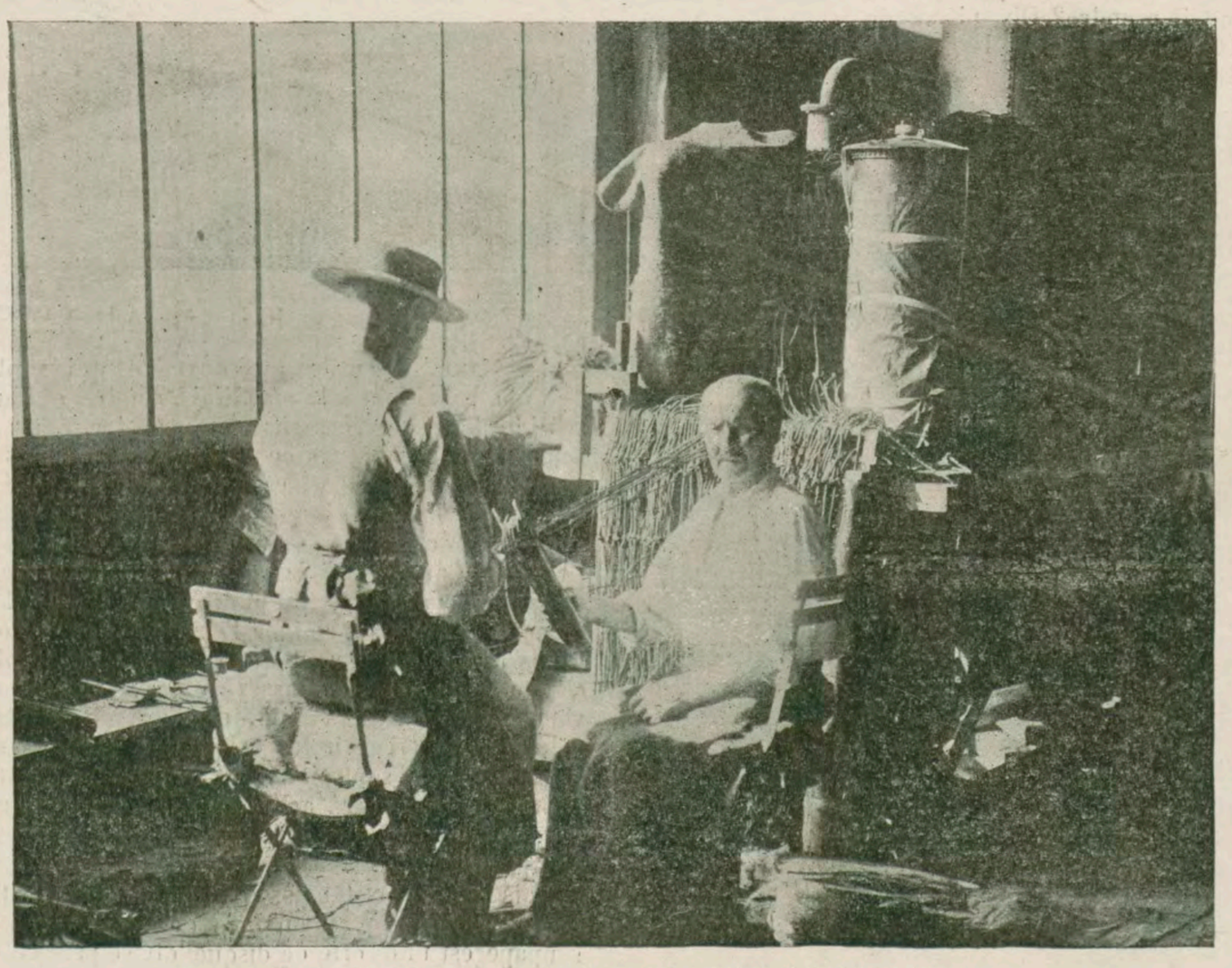
Pour les ballons en soie pongée, en soie du Japon ou en toute autre étoffe d'une certaine élasticité, on a l'habitude, pour éviter la déformation durant toutes ces opérations, d'enduire l'étoffe d'une couche préparatoire de vernis qui lui donne « du corps », de la rigidité. Cette précaution n'est plus nécessaire avec le coton, où il y a un apprêt.

Le ballon est à présent terminé. Reste à le vernir, ce qui n'est pas le plus facile. Les femmes se mettent en ligne, prennent ensemble le ballon, le posent à terre, l'appliquent, l'allongent sur le sol, la soupape d'un bout et le pôle inférieur de l'autre, naturellement. Elles replient l'aérostat de façon à en former comme un long fuseau, puis le relèvent, l'étendent sur une longue table et le vernissent. Le vernis n'est autre que de l'huile de lin siccative. On l'étale avec un tampon sur l'étoffe que l'on repousse au fur et à mesure, de la table sur le sol, pour le remonter immédiatement sur des perches. Ainsi pour éviter la fermentation du vernis, sans contact ou presque, entre le parquet et le plafond de l'atelier, on laisse sécher huit à dix jours. On donne trois ou quatre couches pour les ballons en coton et cinq couches pour les ballons de soie.

Il est excellent aussi, quand on en a la rare faculté, de gonfler à l'air après le vernissage et de laisser sécher ainsi le tissu.

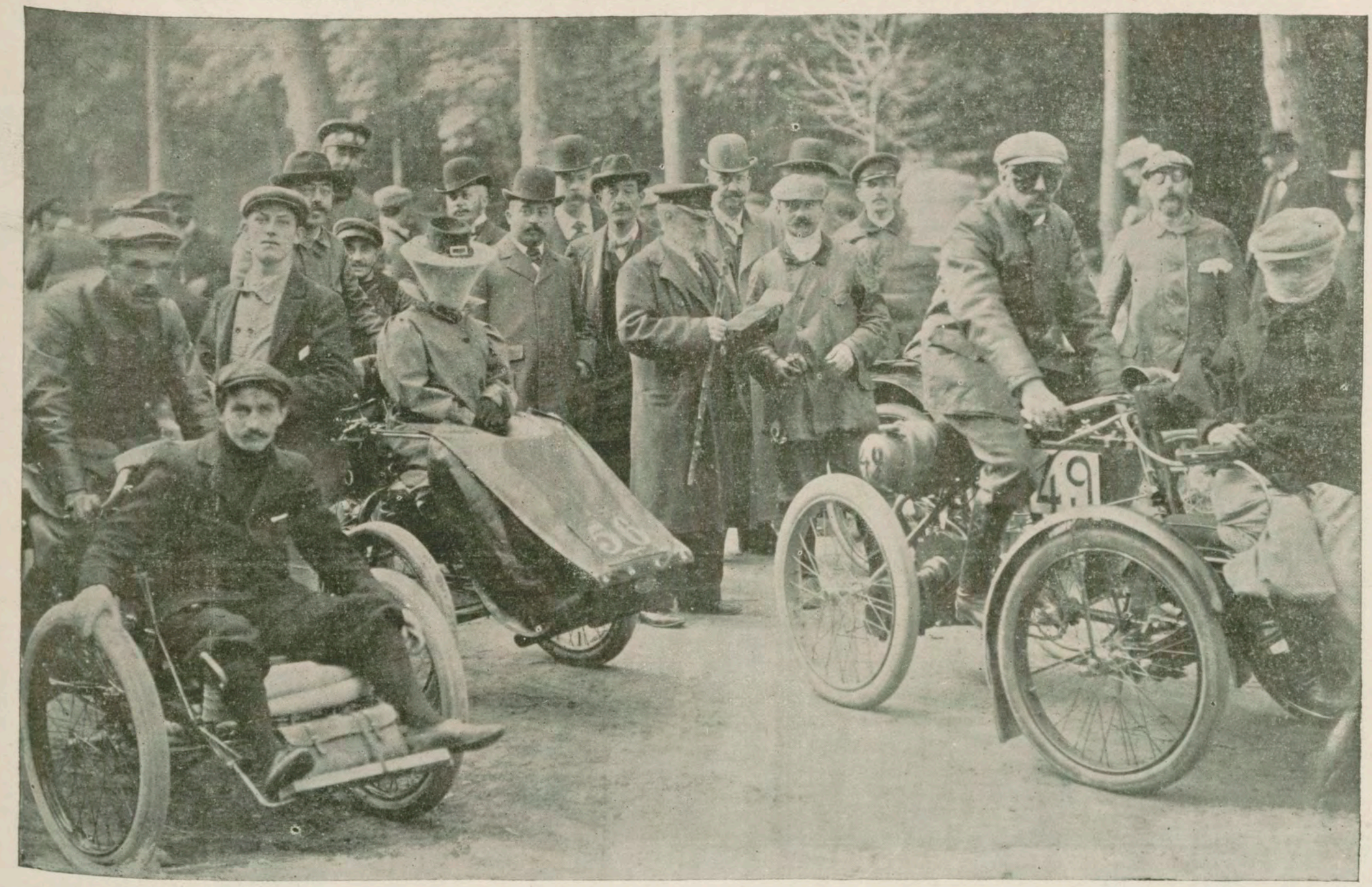
Tout est fini. Le plus doux des véhicules est prêt, moyennant un gonflement, à vous emmener en des voyages plus délicieux que les plus charmants voyages dont vous ayez souvenir.

J. Amy.



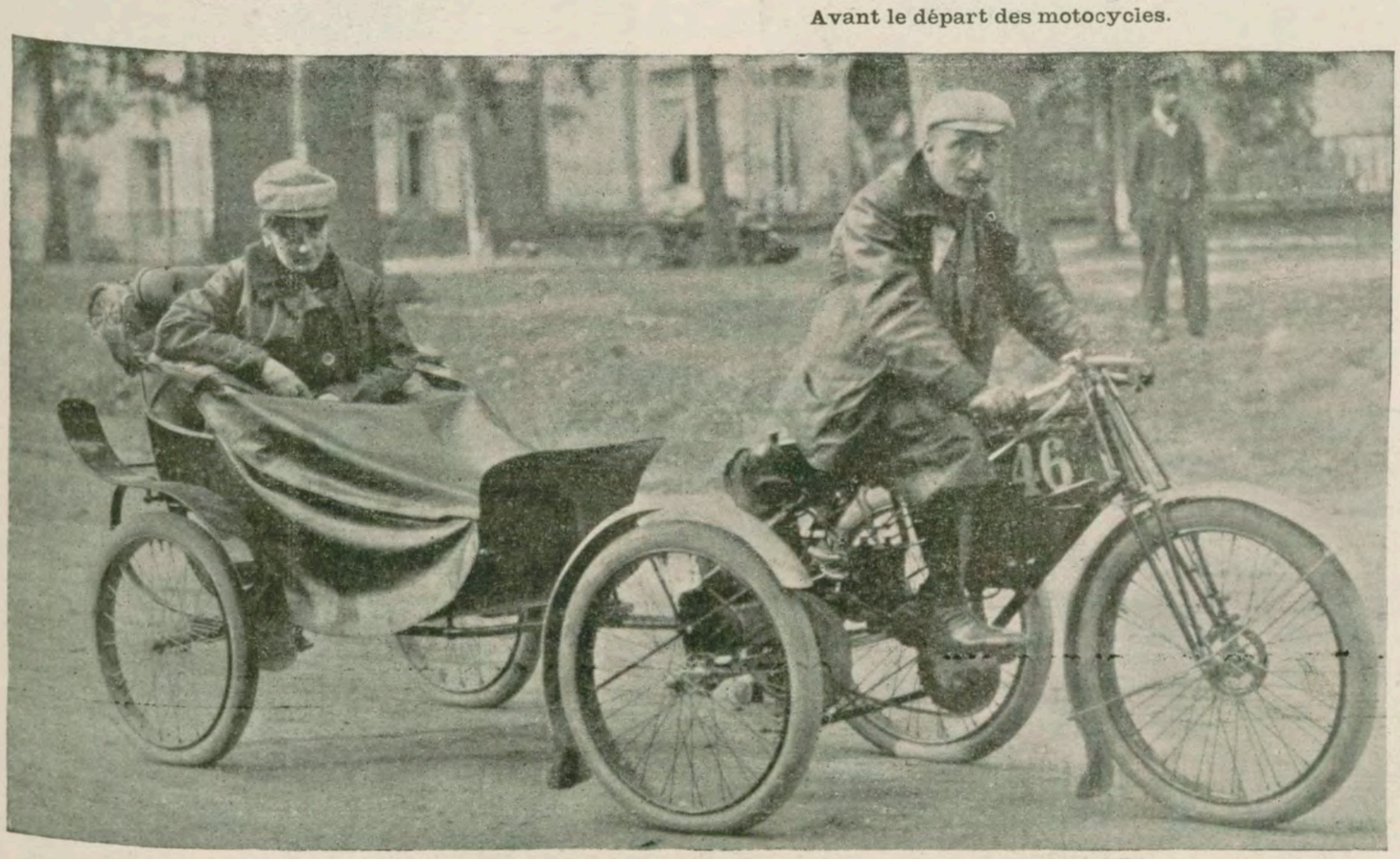
Philémon et Baucis, fin de siècle, fabricant le filet du ballon.

(*Clichés J. Beau.*)

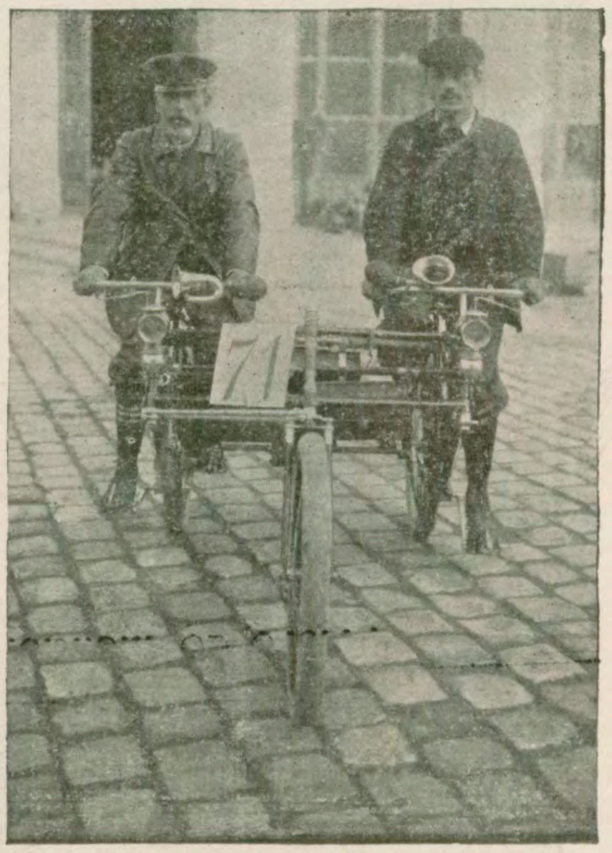


Béconnais | Cormier | Baras, le vainqueur | Gleizes

Avant le départ des motocycles.



Bardin et sa charmante compagne.



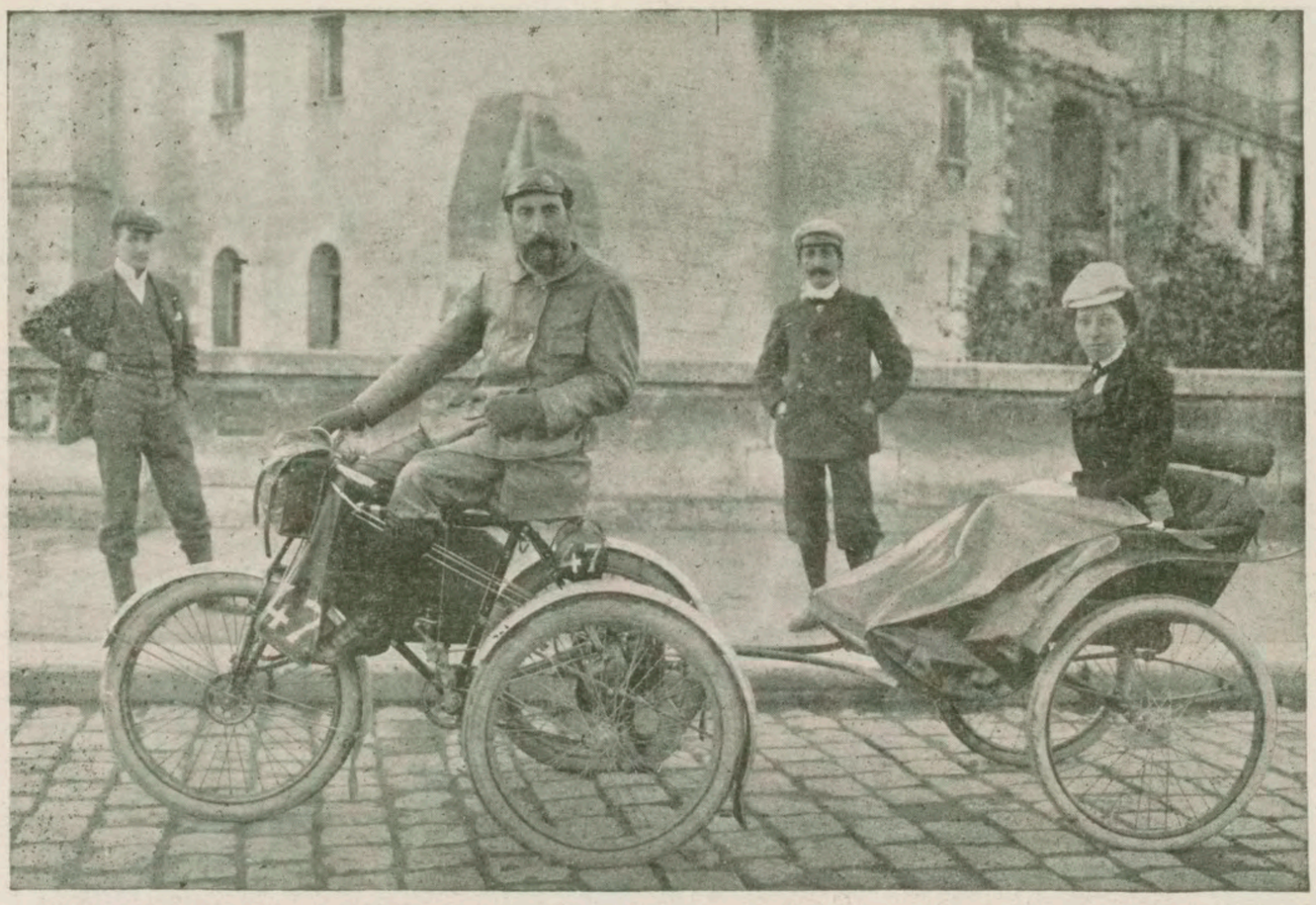
Un nouveau type d'inséparable.

LA COURSE PARIS-BOULOGNE-SUR-MER

La Course Paris-Boulogne, que la *Vie au Grand Air* avait organisée pour dimanche dernier avec le concours de la municipalité de Boulogne, aura été certainement l'événement automobile le plus important de la saison. La course a, en effet, coïncidé avec le Congrès pour l'avancement des sciences, qui a eu un retentissement énorme, et avec les fêtes données à Douvres en l'honneur de nos concurrents. Les gouvernements français et anglais étaient représentés à l'arrivée de notre course.

La Course comportait trois catégories : 1° Voitures au-dessus de 6 chevaux ; 2° Voitures au-dessous de 6 chevaux ; 3° Motocyles à deux places occupées. La première catégorie a été gagnée par M. Girardot, couvrant les 230 kilomètres en 4 h. 17 m. 44 s., devant Levegh ; la deuxième par Leuliette en 7 h. 9 m. 41 s. ; la troisième par Baras, en 5 h. 23 m. 17 s.

La *Vie au Grand Air* publiera, dans son prochain numéro, un article illustré sur les principaux modèles de voiturettes, motocycles, avant-train, remorques, changements de vitesse, qui se sont fait remarquer dans la course Paris-Boulogne qui avait réuni 68 engagements.

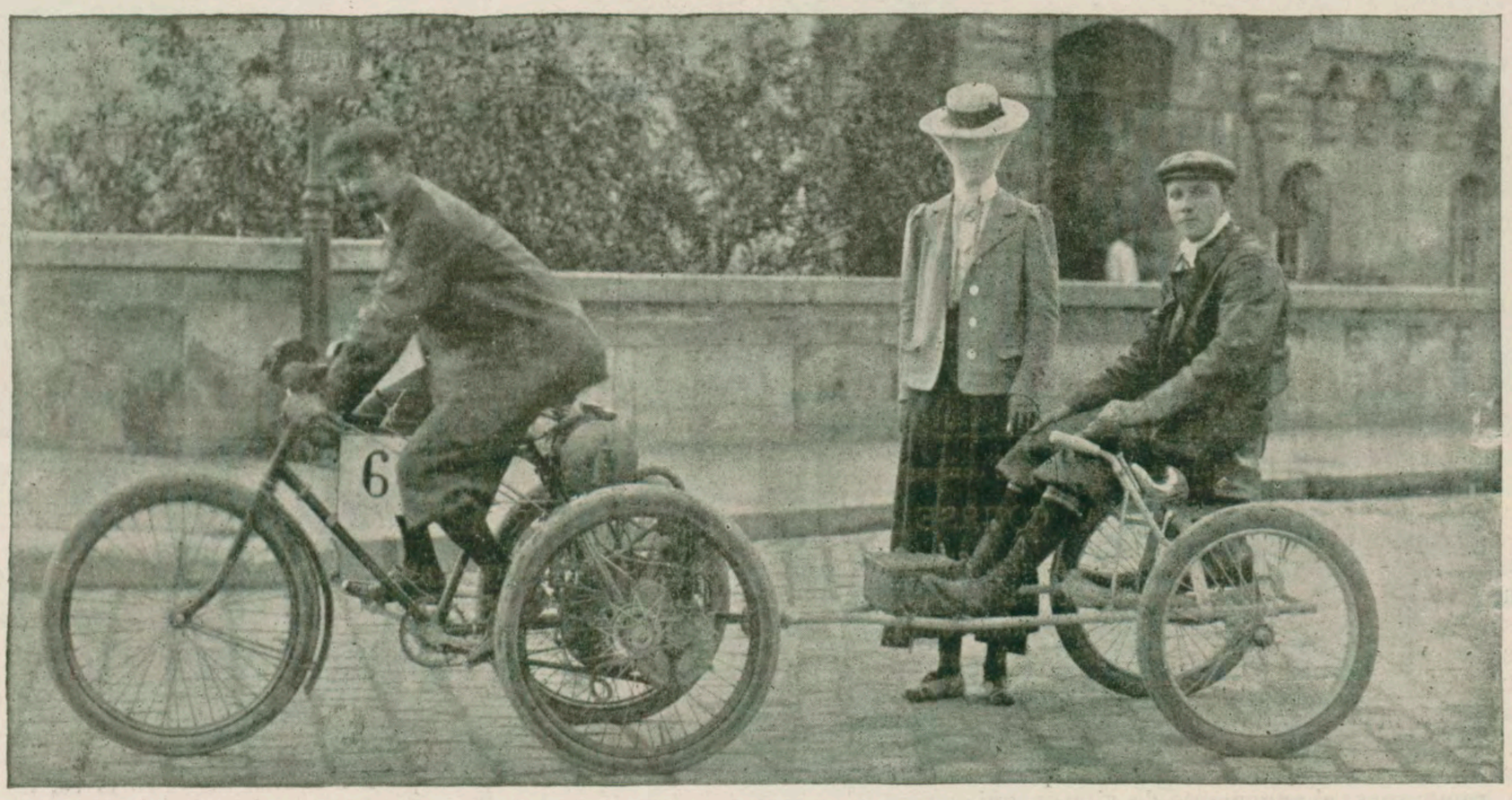


Gleizes, qui s'est classé 7e dans la Course.

Le départ de la voiture à vapeur
de M. de la Ville-Leroux.

Sur la place François Ier, à Saint-Germain, pendant l'opération du pesage.

Départ de la voiture de M Debacker.



M. Deckert.

LA COURSE PARIS-BOULOGNE-SUR-MER

Voir la suite des photographies dans notre prochain numéro.

A TRAVERS LES CHATEAUX DE FRANCE

Chez la Duchesse douairière d'Uzès

II. Bonnelles.

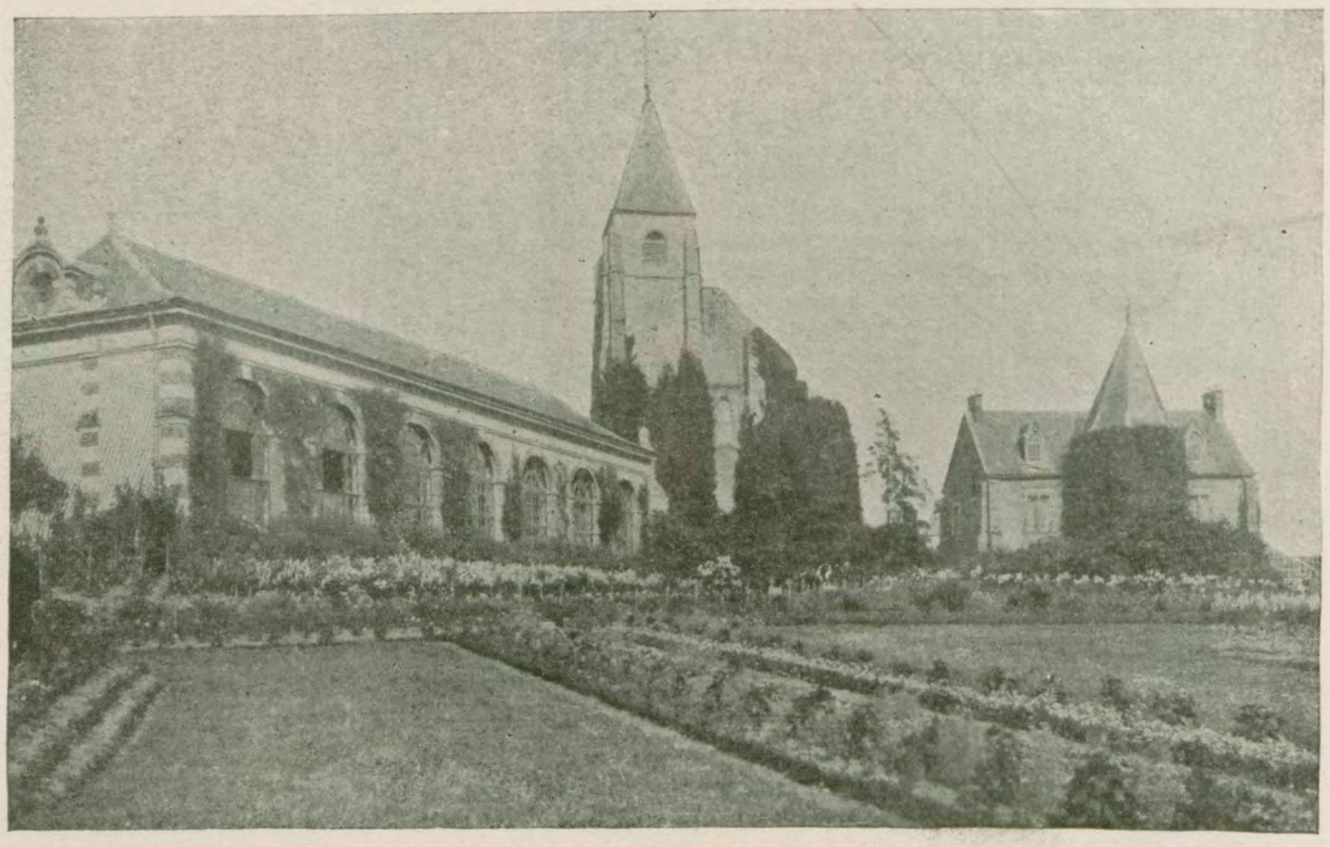
Voici venir la belle saison d'automne, et avec elle la vie des châteaux va reprendre toute son activité; bientôt vont commencer les brillants laisser-courre, les grandes fêtes cynégétiques.

L'autre semaine, j'ai conduit les lecteurs de la *Vie au grand Air* au château de la Celle-les-Bordes; continuons notre excursion...

En sortant du coquet petit village — presque un hameau — de la Celle, prenons la route sinueuse et accidentée qui serpente à travers un coin de la forêt de Rambouillet; quelques fermes çà et là, mais surtout des huttes de bûcherons, qui vivent la plus grande partie de l'année au milieu des grands bois. Cette partie de la forêt domaniale de Rambouillet n'a peut-être pas la beauté sauvage que l'on trouve à Fontainebleau, ni le paysage et la végétation de la forêt de Compiègne, mais les étangs et les ruisselets qui coupent la forêt, les boqueteaux qui la prolongent, fournissent des éléments de variété qui plus d'une fois ont tenté le pinceau de nos paysagistes. A sept kilomètres de la Celle, à un tournant de cette route si belle, trop peu connue des touristes, pédestrians, cavaliers ou cyclistes, voici un grand mur dont la longueur semble indéfinie, c'est la clôture du parc de Bonnelles — parc est-il bien le mot à employer ici? Car c'est une vraie forêt aux arbres séculaires et dans laquelle, nous le verrons tout à l'heure, vivent en liberté, cerfs et chevreuils, lièvres et faisans.

Nous voici devant la grille du château, grille monumentale et d'un travail artistique fort curieux; et, derrière cette grille, une pelouse immense qui pourrait, certes, servir de champ de courses ou de polo; au fond. le château.

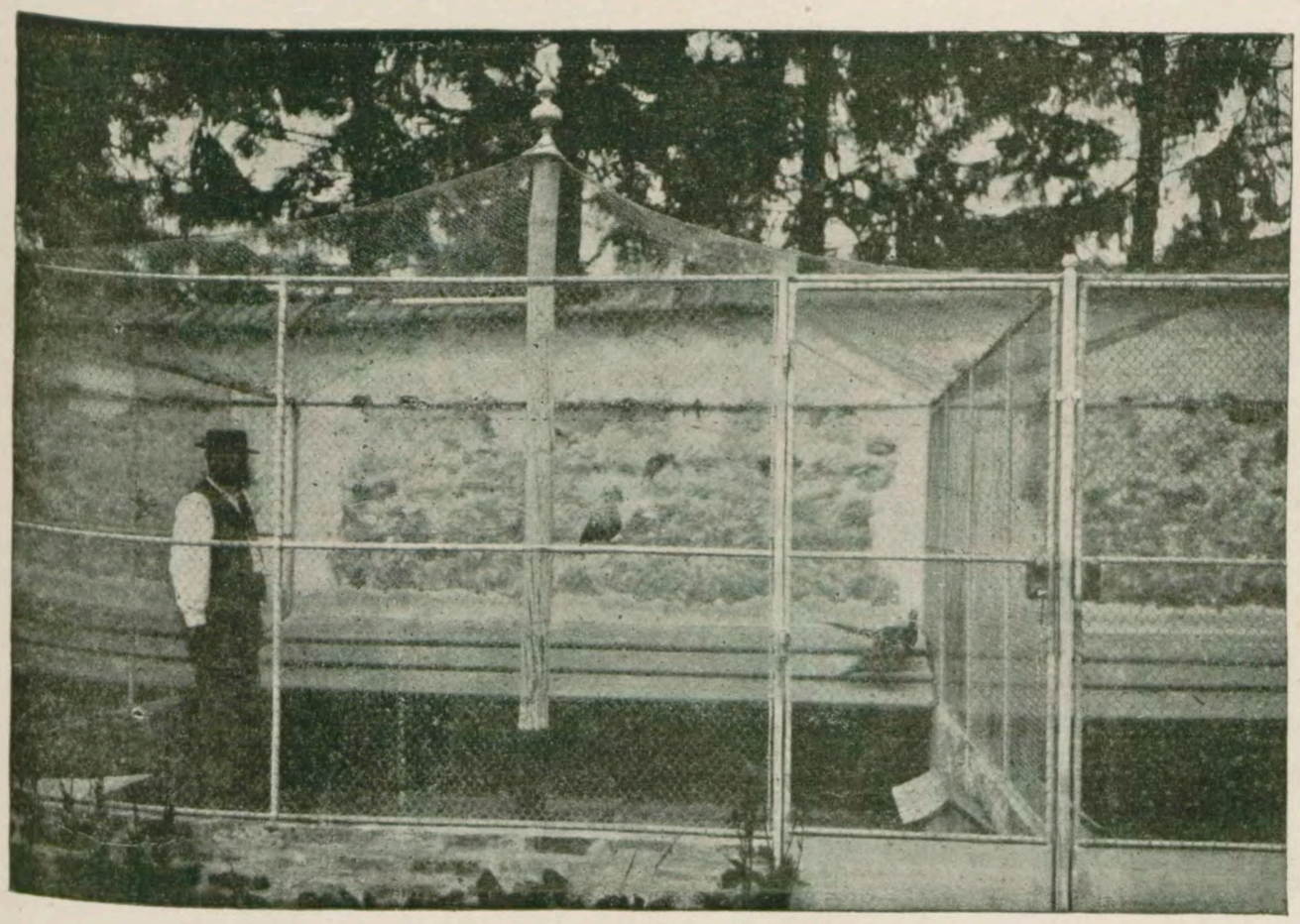
La terre de Bonnelles, divisée et vendue à la Révolution, a été reconstituée peu à peu par les ducs d'Uzès rentrés en France à la Restauration; aujourd'hui sa superficie est d'environ 2500 hectares. Quant au château actuel, il a été construit de 1847 à 1850 par Armand-Gérard-Victurnien-Jacques-Emmanuel de Crussol d'Uzès; c'est aussi cet aimable gentilhomme qui a laissé de si excellents souvenirs dans toute la région rambolitaine qui plus tard dessina le parc. Comme on peut le voir par la reproduction que nous en donnons, le château de Bonnelles est de style moderne: au-dessus du perron cinq grandes portes vitrées donnent accès dans le vaste vestibule, très artistement décoré de statues antiques et aussi — n'oublions pas que nous sommes chez une veneuse — de têtes de cerfs et de sangliers; Au fond du vestibule, au-dessous du double escalier de pierre — dont les rampes sont en fer forgé — se dresse une statue équestre, celle de Gaillot de Genouillac, preux chevalier allié de la famille d'Uzès et qui s'illustra sur maints champs de bataille. L'armure et les armes du chevalier, le harnachement du cheval, sont authentiques; cette armure, qui date de 1520, est en acier ciselé et de provenance italienne; elle est le travail d'un célèbre artisan milanais.



L'orangerie et le jardin anglais.

A droite du vestibule : le salon des jeux, où se trouvent réunis tous les jeux, billards, tric-tracs, croquets de salon, etc., qui font agréablement passer les longues journées pluvieuses. A gauche, une série de petits salons ou fumoirs élégants et le bureau intime de la Duchesse qui communique au grand salon de réception et de fêtes dont la vue donne sur le parc.

Aux étages supérieurs, les appartements privés de la Duchesse et de sa famille, des boudoirs d'une très élégante simplicité et des chambres d'amis.



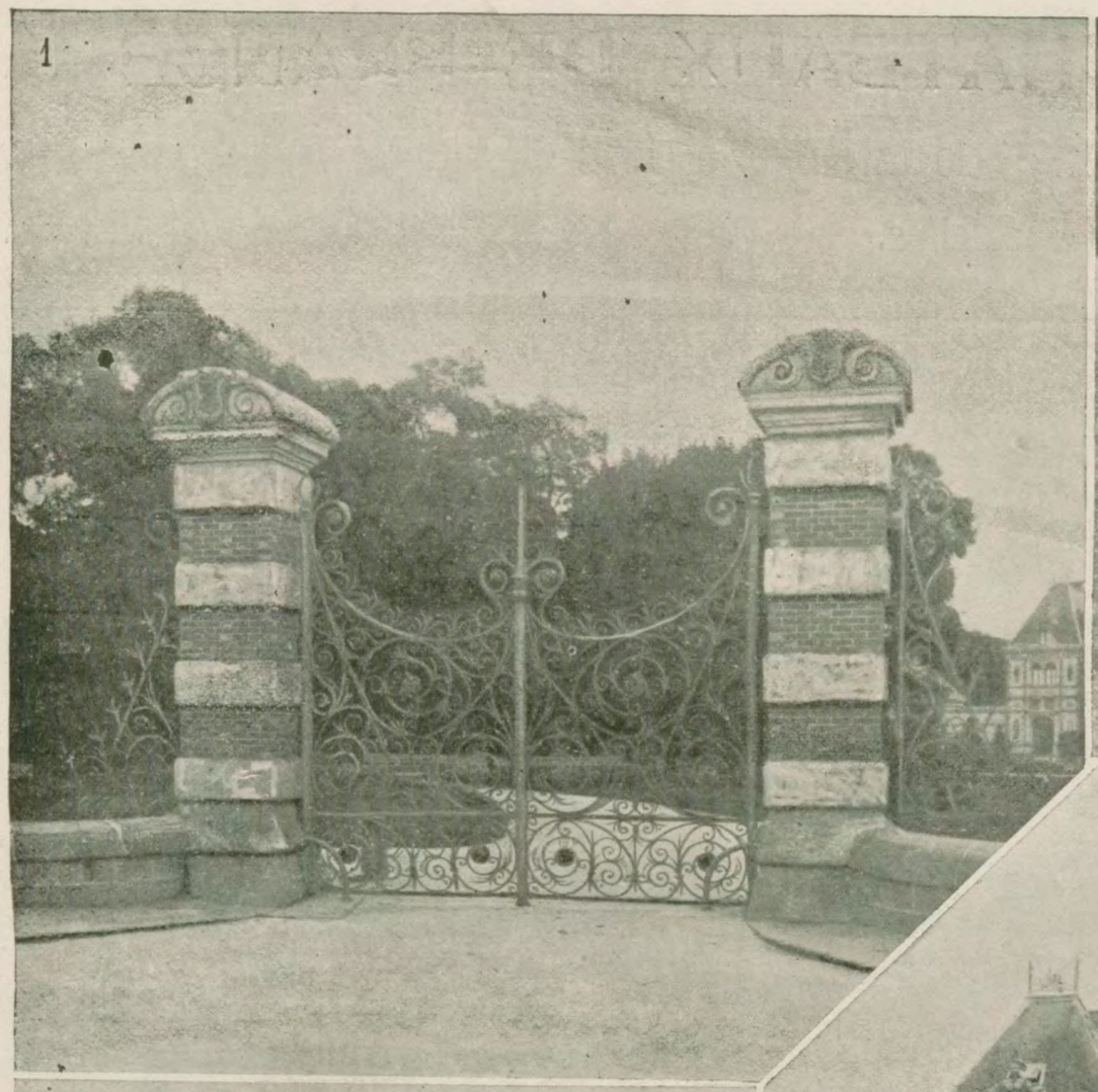
Une des volières de la faisanderie.

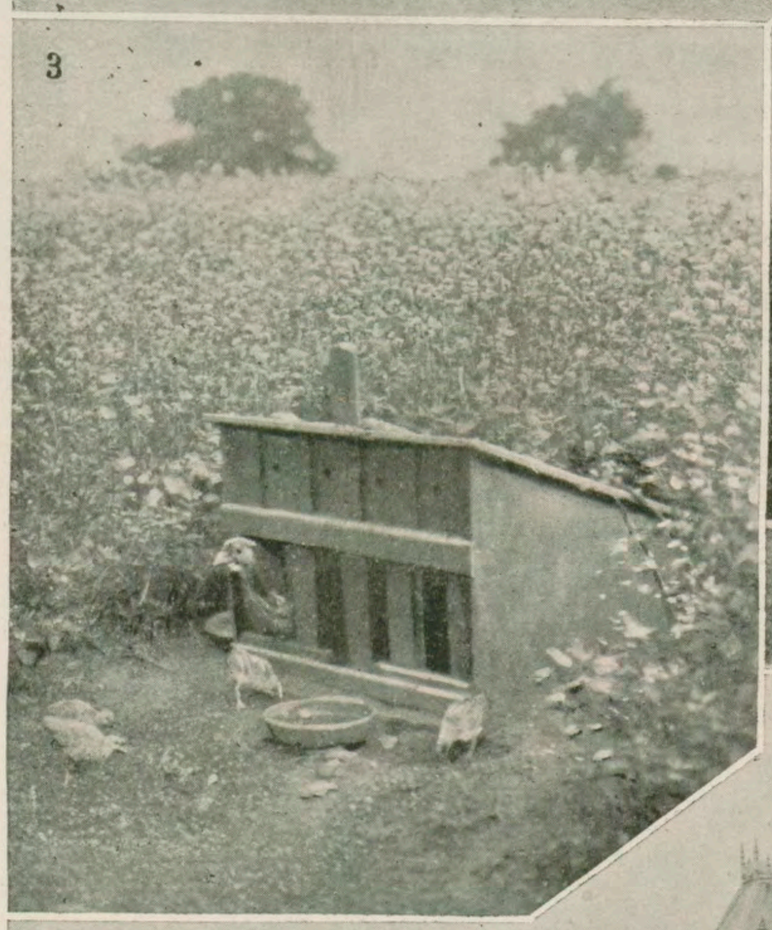
Mais sortons du château pour retrouver la vie au grand air.

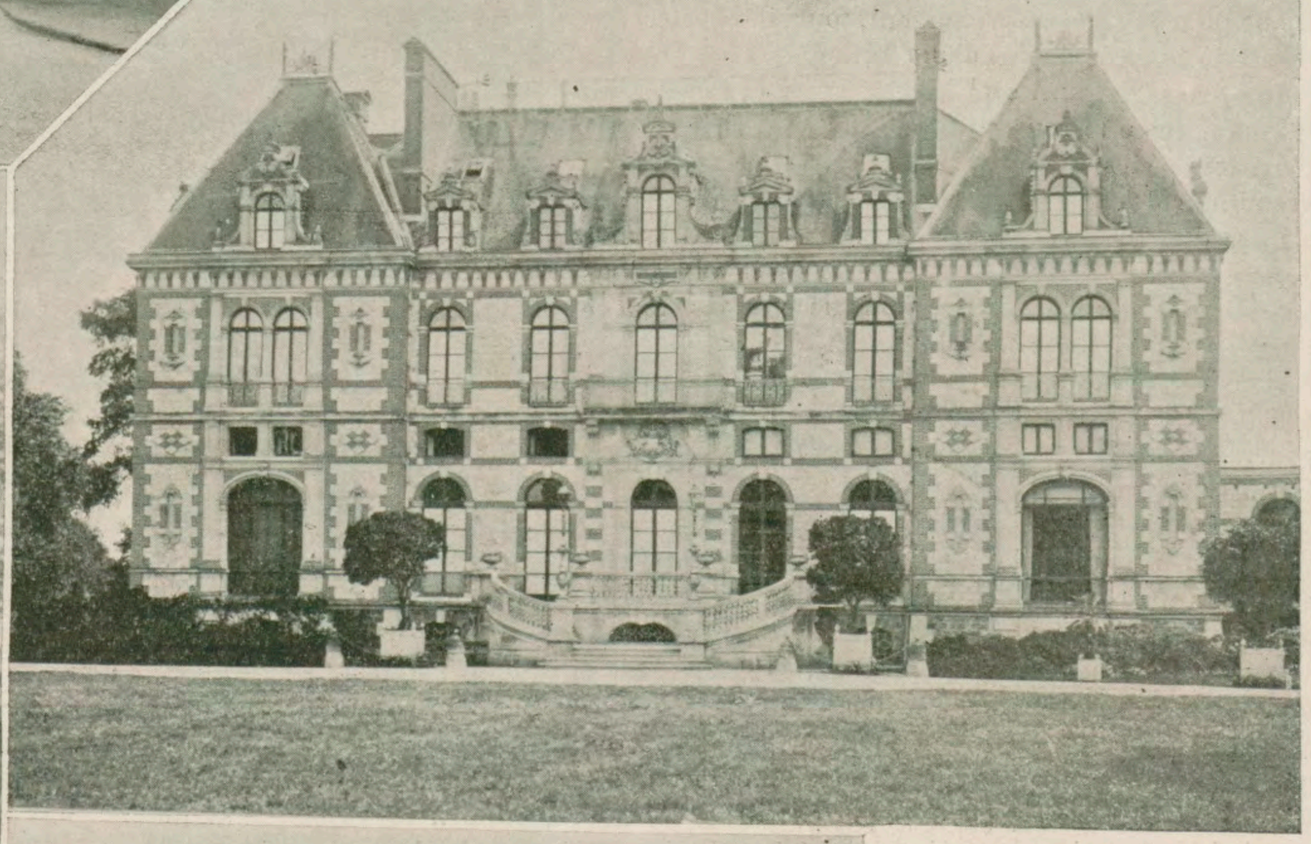
Le parc de Bonnelles s'étend surtout à droite du château; comme je l'ai déjà dit, c'est plutôt une forêt close qu'un parc, et la preuve en est que l'on ne peut faire cent mètres sans rencontrer des cerfs, des lièvres ou des faisans vivant là en pleine liberté. Les cerfs sont pour la plupart nés dans le parc, aussi ne sont-ils point trop farouches, ainsi que le montre l'instantané qu'a pu prendre cet excellent Beau, l'habile photographe de la *Vie au Grand Air*. Une partie du parc est bordée par un ruisseau qui se déverse dans un étang d'assez vastes dimensions et il n'est pas rare de voir venir ensemble à l'abreuvoir les cerfs ou les daims en même temps que les jolies vaches bretonnes ou jerseyaises de la Duchesse.

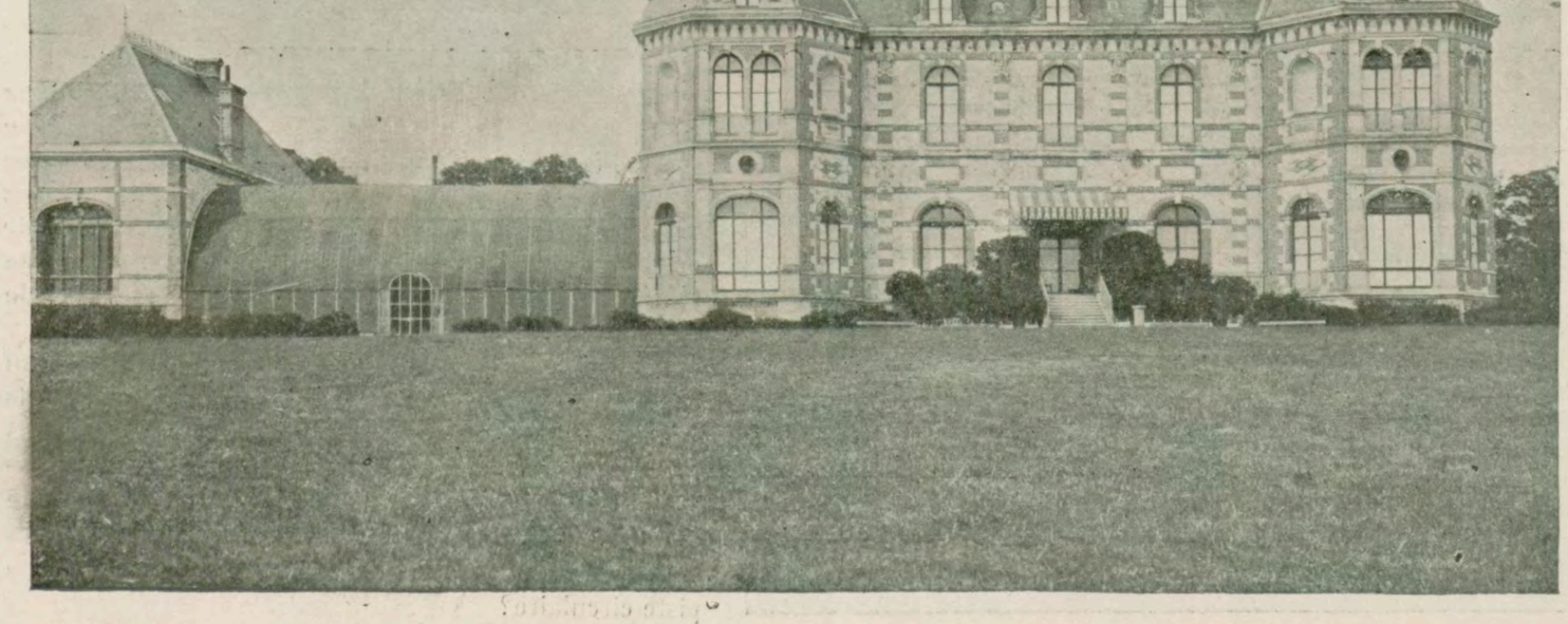
Dans une clairière — est-ce assez moderne? — un jeu de lawn-tennis, qu'on a dû protéger par de hauts grillages de fer contre les déprédations du gibier. Plus loin, un petit manège pour la promenade et le dressage des chevaux; il ne manquerait plus qu'une piste vélocipédique pour réunir « tous les sports », mais les superbes allées ne remplacent-elles pas la monotone piste circulaire?

Traversons maintenant l'étang, où s'ébattent cygnes





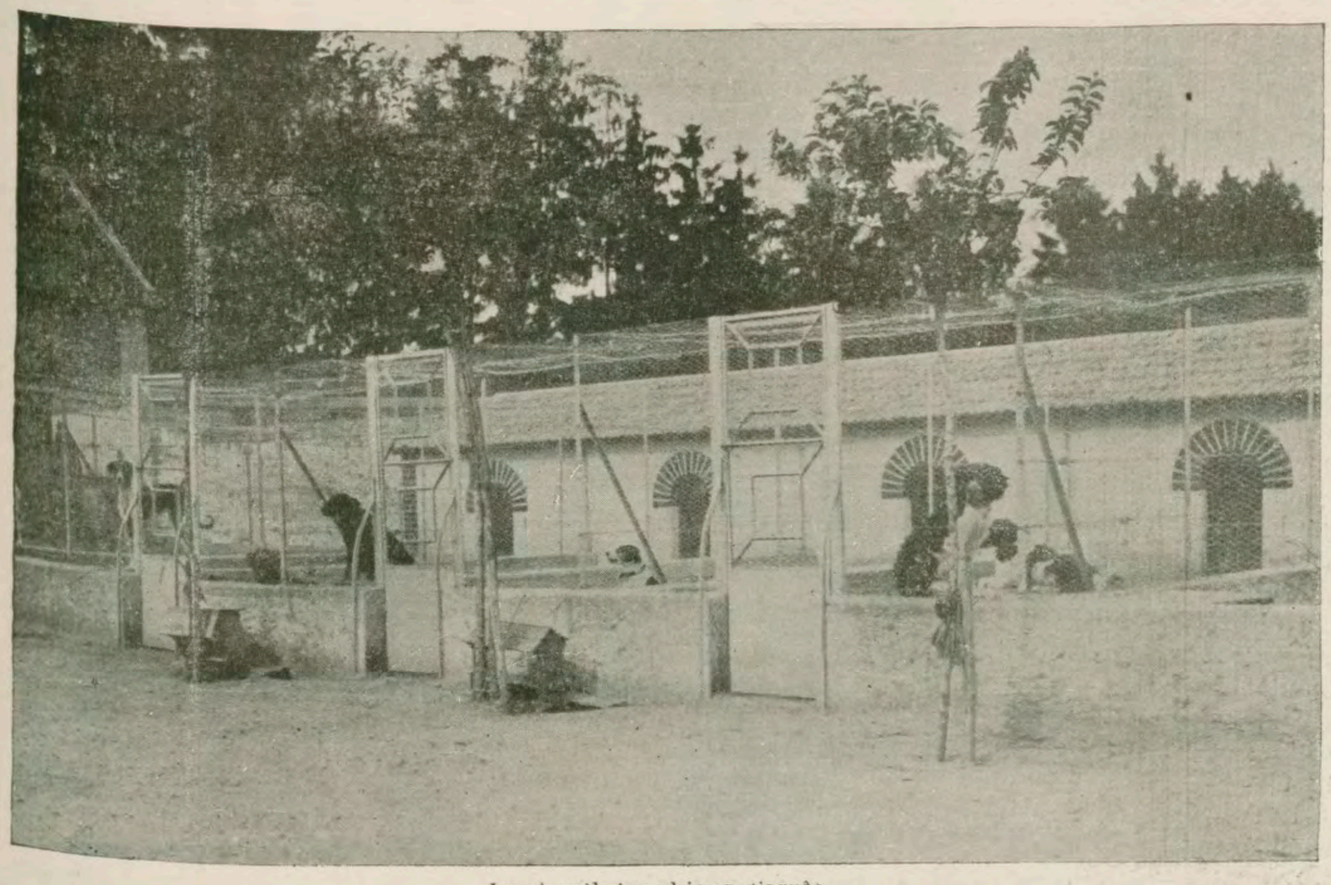




BONNELLES

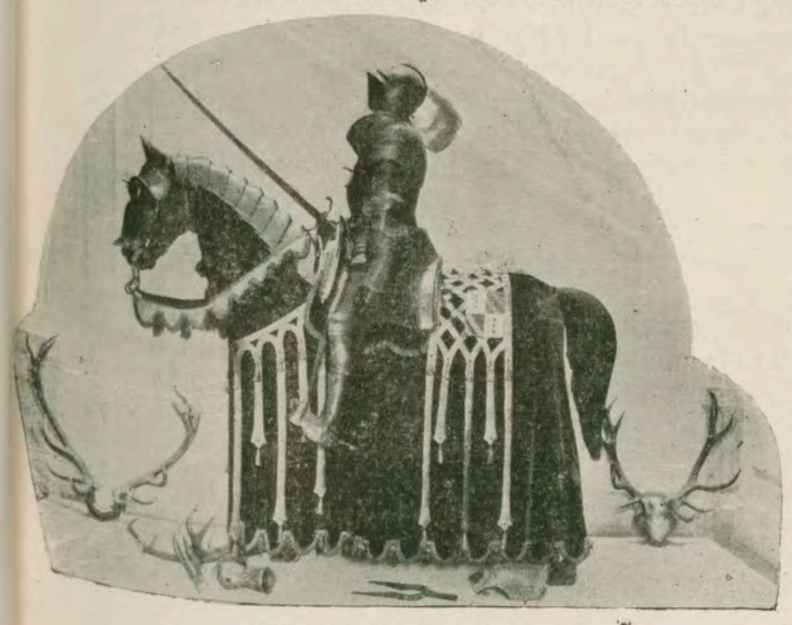
1. La grille du château de Bonnelles, à la Duchesse douairière d'Uzès. — 2. Un coin du parc, cerf en liberté. — 3. Un élevage de faisandeaux : une famille bien unie quoique disparate. — 4. Entrée principale du château de Bonnelles. — 5. La façade postérieure du château et serre des plantes exotiques.

(Clichés J. Beau.)



Le chenil des chiens d'arrêt.

et canards — un peu de rowing est si agréable par ces beaux après-midi de l'été qui finit! — et nous arrivons à un jardin anglais entretenu avec un soin tout particulier. Dans les expositions horticoles, j'ai rarement vu exposés les produits de Bonnelles, il est vrai que les jardins et les serres de la Duchesse sont une exposition permanente. Puis voici le potager avec ses légumes variés, voici l'orangerie qui peut rivaliser avec les orangeries les plus vastes de nos jardins d'acclimatation : à la belle saison, les orangers forment une allée ininterrompue depuis la terrasse du château jusqu'à la petite chapelle d'un style ancien qui semble être le dernier vestige restant de la terre de Bonnelles d'avant la Révolution.



L'armure de Gaillot de Genouillac, dans le vestibule du château.

Au moment de notre visite, on commençait la construction de nouvelles écuries et remises pour les chevaux de chasse et de voitures de la Duchesse d'Uzès. Sur le plan que me communiqua aimablement le jeune et actif régisseur général de Bonnelles, M. Desnoyers, j'ai même remarqué un box spécial pour une automobile. On n'est pas plus sportif.

Je passe sur les selleries, sur les communs, sur les buanderies, dont la description serait fastidieuse pour le lecteur que je vais conduire de l'autre coté de la route, dans les dépendances du château.

C'est ici que se trouve le chenil des chiens d'arrêt : ils sont là une bonne douzaine de diverses races : pointers, setters, griffons, épagneuls, cockers ; là aussi est une meute de petits bassets griffons pour la chasse au lapin.

Les chasses de Bonnelles, j'ai déjà eu l'occasion de le dire, sont surtout des chasses à courre, il est rare de voir la Duchesse — quoique tireuse émérite — chasser à tir; mais son fils, et les amis du jeune sportsman ne manquent pas depuis le jour de l'ouverture, de tirer force faisans, lièvres et perdreaux.

Comme aujourd'hui, aussi bien dans les chasses de Rambouillet que dans toutes celles des environs de Paris, le gibier pourchassé par les chasseurs et traqué par les braconniers, à deux et à quatre pattes, a été en grande partie détruit, ceux qui veulent avoir du gibier à tirer sont forcés de faire de l'élevage et de garnir leurs bois ou leurs plaines avec du gibier artificiel. C'est près du chenil, dans un vaste champ planté d'œillettes que se commence l'élevage des faisans et des perdreaux destinés aux chasses à tir de Bonnelles.

A la saison, l'habile faisandier de la Duchesse — un bon Français qui s'y connaît certes beaucoup mieux en élevage que la plupart des faisandiers dits anglais auquel on fait appel aujourd'hui — bat le rappel dans toute la région rambolitaine, et achète des œufs de perdrix, environ 1 000 à 1 500 chaque année, il les fait couver par des poules de ferme, ayant toujours obtenu de meilleurs résultats ainsi qu'avec des couveuses artificielles; quand les petits sont nés, il les transporte avec leur mère, qui reste prisonnière dans une boite d'élevage, au milieu du champ d'œillettes. Au bout de trois semaines, quand les petits perdreaux sont déjà un peu forts et pour aussi céder la place à d'autres, il va les installer, toujours avec leur mère, dans un bois voisin, et là ils croissent en entière liberté jusqu'au jour où ils se sentent assez forts pour prendre la fuite, abandonnant — les ingrats — leur mère adoptive, qui, sans rancune, recommencera la saison suivante à élever des petits perdreaux. Pour les faisans, la même méthode est employée, sauf que pour être certain d'avoir quelques pièces à faire tirer en fin de saison cynégétique, le faisandier garde en volière quelques centaines de sujets qui sont lâchés dans les bois au fur et à mesure des besoins.

Dans les bois, à Bonnelles comme ailleurs, il y a des maraudeurs, de ces chemineaux écumeurs de bois et de plaines qui ne se font pas faute de voler tout ce qui leur tombe sous la main; aussi, sans un bon gardien, les 6000 perdreaux d'élevage et les 3000 faisans auraient tôt fait de disparaître. Ce gardien, à Bonnelles, est un superbe chien de Terre-Neuve, qui, habitué dès son jeune âge à la garde de la basse-cour cynégétique, est la terreur des braconniers... J'ajouterai, que depuis que Bonnelles existe, on n'a eu à constater sur le gibier aucune de ces épidémies fâcheuses qui sont le désespoir des chasseurs et que les pertes naturelles dans l'élevage sont si peu importantes qu'on ne les aperçoit même pas. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire du faisandier.

Lors de ma dernière visite à Bonnelles je cherchais le poulailler, auquel autrefois je n'avais pas songé, mais j'avais cette fois souci de ne rien oublier pour les lecteurs de la *Vie au Grand Air*.

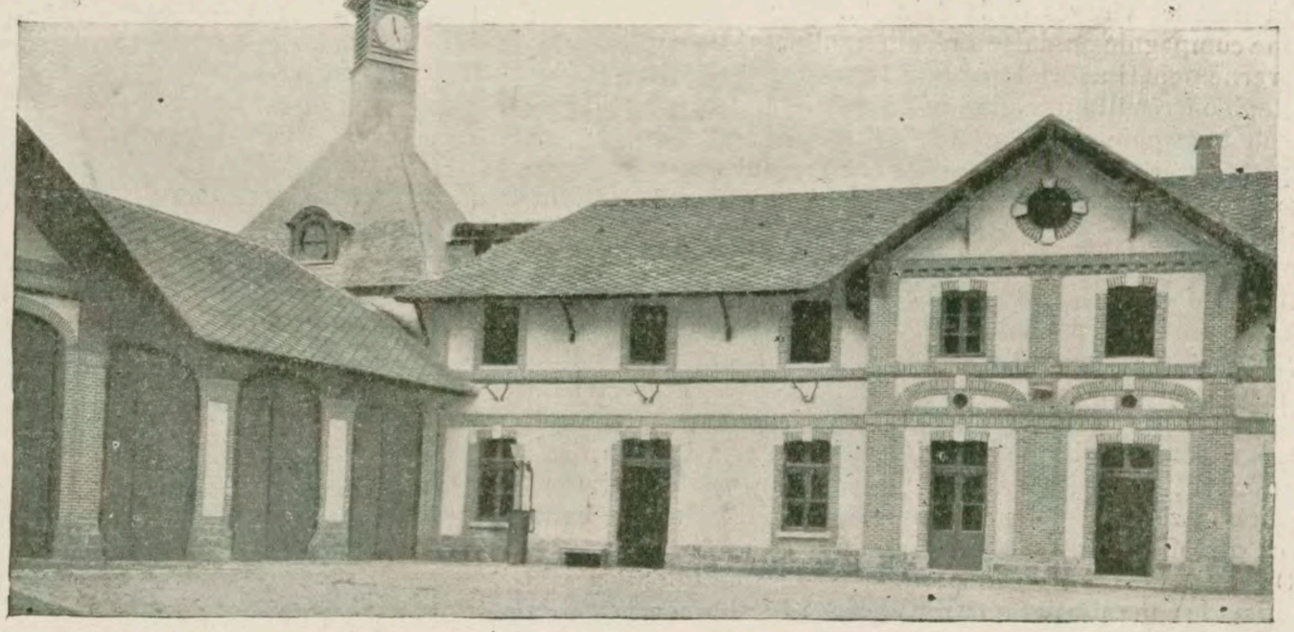
— Le poulailler? me fait remarquer M. Desnoyers, le régisseur, mais il n'y en a pas, à proprement parler; vous avez vu les canards sur l'étang, regardez dans ce petit bois, voilà les poules.

Et c'est en effet le meilleur poulailler qu'on puisse avoir. Quelques abris en bois pour la mauvaise saison et un vaste espace boisé, où les poules s'en vont en liberté; la cueillette des œufs est peut-être plus difficile, mais ils ont meilleur goût et les poules se portent mieux.

Et voici terminée notre visite chez cette femme de bien, sportswoman émérite, qu'est la duchesse douairière d'Uzès; il nous reste à remercier l'aimable châtelaine qui nous a permis de donner aux lecteurs de la *Vie au Grand Air*, un aperçu de ce qu'est un château moderne et qui réunit, avec un confort unique, tous les sports pratiqués aujourd'hui.

PAUL MÉGNIN.

(*Clichés J. Beau.*)



La remise des voitures et la sellerie.

Les Sports aux Indes Anglaises

On ne se doute guère des progrès immenses réalisés durant ces dernières années par les sports dans l'empire des Indes.

La cause principale de ces progrès réside dans les encouragements constants que lui ont apportés les autorités civiles et militaires. Grâce à ces encouragements, la vélocipédie notamment, envisagée sous le rapport des courses comme au point de vue utilitaire, a fait des progrès rapides, même dans des centres aussi « arriérés » que Madras où, après deux belles réunions de courses, on a formé un Comité ayant pour but l'organisation de grandes fêtes cyclistes, sous la présidence de sir George Moore, gouverneur de Madras.

La souscription ouverte pour former une liste de prix a obtenu un grand succès; les rajahs de Mysore et de Travancore ont fait don de magnifiques coupes de grande valeur. D'autre part, toutes les notabilités de Madras et les principaux commerçants ont contribué à la souscription dans des proportions telles qu'une liste de prix, absolument imposante, a été élaborée et que la durée du « meeting » a dû être portée à trois jours au lieu de deux. Le nombre des engagements était si grand que certaines séries éliminatoires ont dû être courues le matin.

Le vélodrome, construit en plein cœur de la ville, avait été quelque

Un « wicket-keeper » aussi crêpu que peu vêtu.

peu abîmé par les pluies incessantes, mais de bonnes vitesses y furent néanmoins réalisées, et les différentes épreuves furent des plus intéressantes. L'assistance était des plus « select » et comprenait les membres de la meilleure société de Madras. Bref, le succès de ces courses fut si grand qu'on décida immédiatement la fondation d'une fédération sous le titre de *Cycle Association for Souther India*.

Les pistes d'entraînement sont bien un peu rudimentaires et le parcours est modestement indiqué par de petits jalons fichés de mètre en mètre.

Où sont les virages de la Seine?...

Une compagnie anglaise a récemment passé un contrat avec le gouvernement impérial pour le transport des lettres à bicyclette, d'où résulte une grande économie de temps et d'argent. La photographie nous montre le nouveau système de porte-paquets, grâce auquel des poids relativement énormes peuvent être transportés à bicyclette. Au moment de l'épidémie de peste, alors qu'on avait de grandes difficultés à maintenir les communications entre les différentes villes, la compagnie est venue à la rescousse avec des cyclistes bien entraînés qui ont réussi à démontrer l'immense utilité de la bicyclette, de telle façon qu'elle a depuis été employée de manière permanente par le gouvernement des Indes, tant dans les services civils que militaires.

Les naturels de l'Inde anglaise ont trop pris à la civilisation bienfaisante de leurs dominateurs pour ne pas les suivre avec le même zèle dans leurs jeux, leurs sports, notamment le sport national anglais — j'ai nommé le cricket.

On a dit dans ces pages quelle considérable intérêt présidait à toutes les manifestations du « cricketing » dans la Grande-Bretagne: un Anglais peut ignorer le nom des hommes poli-

Un team de cricketers, à Calcutta

tiques du jour, il vous citera sans hésiter celui des meilleurs cricketers, avec le nombre des « runs » faits par chacun.

C'est ainsi que, dans toutes les colonies anglaises, les sports en plein air — passe-temps aussi unique qu'obligatoire — reçoivent une impulsion progressive alors que la colonie n'est que naissante.

Nous reproduisons ici des photographies curieuses qui viennent, à l'appui de mon dire, montrer à quel point est vivace l'amour des sports à Calcutta.

Voyez l'allure convaincue du « wicket-keeper » crêpu, suivant des yeux le « bowler »; le jeune noiraud, les paumes aux genoux, campé devant ses wickets primitifs, guigne la balle qui va venir pendant que le *Batsman*, armé d'une simple planchette en guise de *bat*, attend de pied ferme... et plutôt légèrement vêtu!

Dans cette autre photographie nous voyons les camps aux prises et tout indique que s'il s'agissait de combattre pour la liberté, MM. les cricketers noirs n'y mettraient pas plus de feu.

Les autres sports ne sont pas en moindre honneur. Nous reproduisons les hauts faits de la jeunesse de Calcutta, dans une grande fête, où la foule immense qu'on aperçoit, témoigne de l'intérêt qui se dégage dans ces pays neufs de toute manifestation de force ou d'adresse.

Voici encore une finale de course à pied de 100 yards — Messieurs du Racing-Club de France, souriez! — Remarquez la bonne tenue des concurrents... et leur forme parfaite.

Il n'est pas oiseux de noter, en passant, que les coureurs sont plus vêtus que les « cracks » français disputant la moindre course sur le joli terrain du Bois de Boulogne; petite concession cependant aux habitudes du pays, ils sont nu-pieds, et il n'y a rien là qui étonne!..

Le saut en hauteur, comme l'on voit, n'est pas moins soigné que chez nous et l'instantané que nous reproduisons indique certain entraînement du sauteur, car il ne s'agit pas là de saut à la perche. Très moelleux le matelas qui recevra le sauteur!

Il ne faut pas croire, cependant, que cet amour du sport soit confiné aux seules colonies anglaises.

Une partie de cricket au milieu des palmiers.

Tout doucement, ces mœurs s'implantent dans nos propres possessions coloniales et nous aurons un jour à raconter ici ce que sont les courses de chevaux à Hanoï et à Haïphong, au Tonkin, instituées depuis près de douze ans : et croire que la bicyclette est encore regardée par les Annamites comme un animal étrange ou effrayant serait faire preuve de coupable ignorance.

Ces messieurs pédalent comme vous et moi !

Il y a, au point de vue de l'originalité coloniale une foule d'agréments pour les cyclistes ; je n'en désignerai que quelques-uns encore qu'aucun des correspondants spéciaux de *la Vie au Grand air* ne nous les ait signalés officiellement.

C'est ainsi qu'au cas de crevaison de votre pneu au milieu d'une forêt vierge, rien n'est plus pratique que de tuer adroitement un serpent du diamètre voulu, qui fera office de chambre à air et d'enveloppe tout à la fois !!

L'entaille dans un arbre a caoutchouc (s'il s'en trouve un sous la main) s'impose, bien entendu, pour avoir cette bonne substance que les petits sacs à outils accolés à nos bicyclettes ne contiennent qu'avec parcimonie.

Je crois bien que la grande compagnie d'électricité qui s'est fondée en France pour

Une course à pied. Une arrivée émouvante.

Comment on porte les paquets à bicyclette, à Madras.

établir tous les 25 kilomètres des postes rechargeurs d'accumulateurs a fait rêver les Indiens qui ont parlé — paraît-il — de constituer une gigantesque entreprise de *postes à gymnotes* dont l'utilité pour les voitures électriques n'a pas besoin d'être plus longuememt démontrée.

Comme ces derniers renseignements me sont confirmés par mon talentueux mais fantaisiste ami Alphonse Allais, je crois ne les devoir publier que sous la plus expresse réserve !

Je ne suis pas revenu sur les sports qui ont pris naissance dans les colonies anglaises et qui ont été adoptés puis modifiés par les Européens : le principal est le « polo » dont nous avons souvent parlé dans ces colonnes.

D'autres jeux d'adresse sont plus anciens que « l'annexion » de ces terres exotiques ; il ne faut pas oublier que la force et l'agilité ont, depuis les temps les plus reculés, été en grand honneur chez les sauvages les plus féroces et les plus dénués de civilisation. Sans compter la chasse... à l'homme, ou chasse au scalp, dans lesquelles sont déployées autant de ruses que d'adresse (bien que le but soit moins pacifique qu'une partie de lawn-tennis ou même qu'un tir au pigeon balnéaire), il y a encore les exercices d'adresse tels que les coups de sabre, dits « du mouton » qu'il s'agit de couper en deux d'un coup sec mais puissant — la « fantasia » toujours en honneur chez les Arabes.

Nul doute qu'avant bien des années nous verrons ces antiques sports revus et corrigés mis au goût du jour, et l'avenir nous réserve peut-être de voir ici des instantanés de chasseurs de scalps, n'ayant de l'ancien Indien que la plume traditionnelle chevauchant son brave tri à pétrole, un couteau dans les dents.

Il serait peut-être préférable que ce progrès même, qui implantera nos sports aux colonies, en adoucisse aussi les mœurss... tout comme la musique !..

Géo Lange.

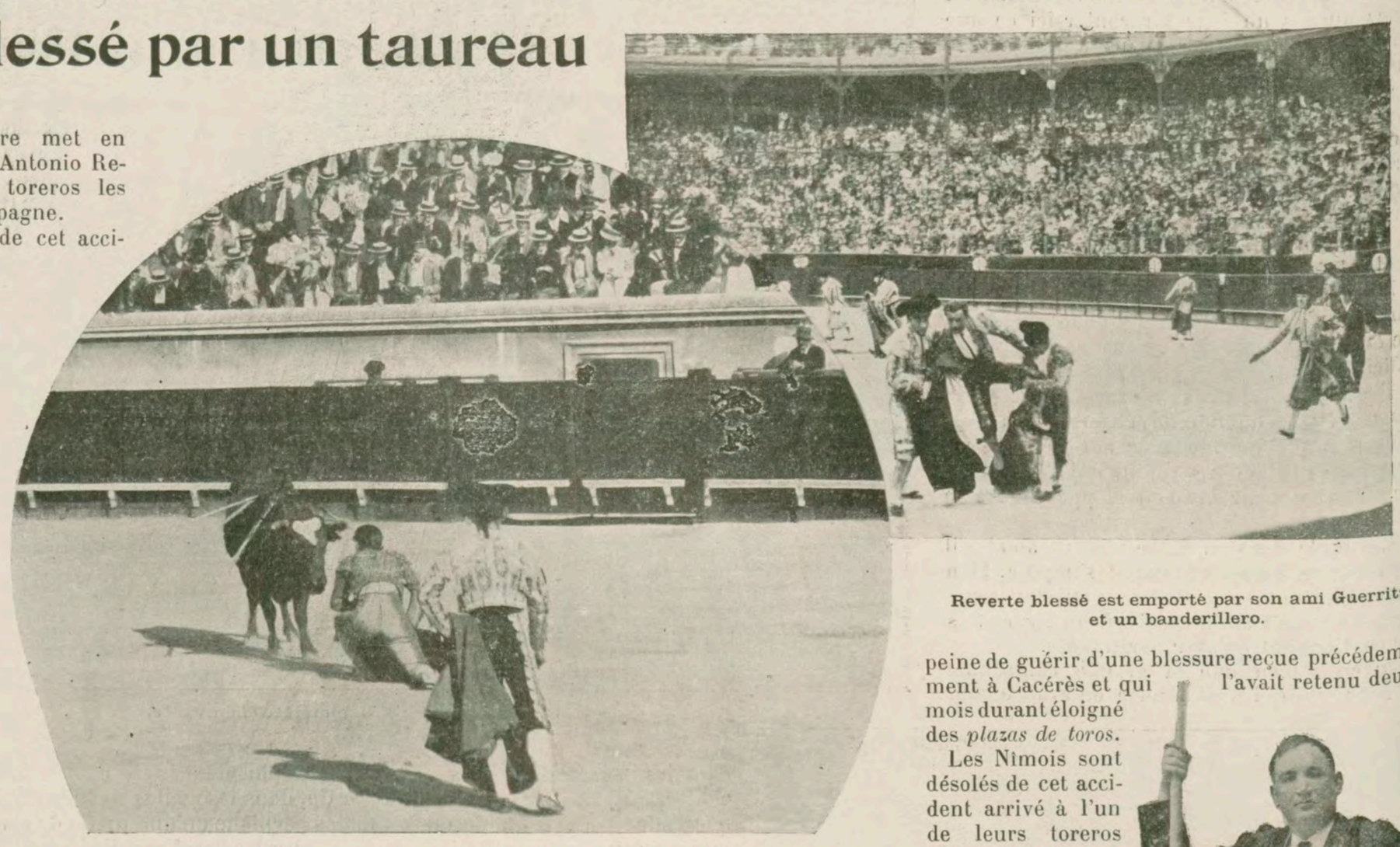
Le saut en hauteur — sans perche.

Comment Reverte fut blessé par un taureau

Une grave blessure met en danger la vie d'Antonio Reverte, un des toreros les plus populaires d'Espagne.

Voici les détails de cet accident qui a mis en émoi tous les aficionados de la Péninsule et du Midi de la France où ce vaillant matador compte des admirateurs aussi nombreux qu'enthousiastes.

Le 3 septembre, Bayonne, la rivale de Saint-Sébastien pour l'organisation des corridas de toros, était en fête. C'était « jour de toros »; Guerrita, l'incontestable maëstro et l'impavide et audacieux Reverte avaient à se mesurer avec six pensionnaires cornus de l'élevage andalou du richissime armateur sévillan D. Eduardo Ybarra.



Reverte, après avoir donné l'estocade au toro Guilleto s'agenouille devant lui, terrible imprudence, car, une seconde après le taureau se précipitait sur lui, et lui ouvrait la cuisse d'un coup de corne.

Le marquis de San Carlos présidait la course: les maires de Bayonne et Biarritz ainsi que les députés des Basses-Pyrénées y assistaient.

Le second taureau appelé *Guillito*, noir, puissant, bien armé, chargea huit fois les cavaliers qu'il précipita à trois reprises en des chutes terribles. Le vétéran Agujetas lui-même — le doyen et le meilleur des *picadores* — ne put résister à la violence du choc et roula dans la poussière; tandis que Reverte, prompt au *quite* (à la sauvegarde), se jetait résolument à la tête du taureau et, dans un envolement de cape, détournait sur lui la fureur de l'animal. L'enthousiasme du public éclatait en acclamations frénétiques. Les *banderilleros* Currinche et Barquero, tour à tour, clouèrent chacun deux paires de banderilles et on passa au dernier acte du drame.

Le matador Antonio Reverte Jimenez.

Reverte qui arborait un riche costume vert et or après avoir pris l'épée, se dirigea, selon l'usage, vers la présidence pour faire son *brindis* qu'il dédia à tous les Français et à Bayonne, la coquette cité pyrénéenne.

Il aborda le taureau avec sa crânerie habituelle. La bête inquiète et quelque peu sournoise, prompte à se retourner, fournit au jeune homme l'occasion de faire admirer sa valeur et son calme effrayant devant le danger. Il fit quelques passes de *muleta* — ce rouge drapelet, seule défense du matador — dans le berceau même des cornes et porta à son adversaire, dans le haut du garrot, une magnifique estocade qui l'arrêta net. Le public, enlevé par ce maître coup d'estoc, lui fit une ovation délirante. Le brave Antonio, en un moment de griserie bien explicable, s'agenouilla devant son adversaire qui, dans un dernier spasme, eut encore la force de saisir l'imprudent et de le rejeter sanglant à quelques mètres. La brute titubante s'écroula aussitôt.

Vivement, Reverte se releva, ses mains crispées serraient violemment la cuisse gauche d'où le sang jaillissait par saccades, il courut à la barrière en s'écriant : *me ha matado* — il m'a tué. On serra fortement une tayolle au haut de la cuisse pour arrêter l'abondante hémorragie et le blessé fut emporté à l'infirmerie. L'artère fémorale était déchirée !

La blessure est des plus graves, les complications sont à redouter, quoique au dernier moment l'amputation du membre ne soit plus à craindre. Néanmoins, comme ses anciens compagnons de lutte le fameux el Tato et le malheureux disciple de Frascuelo, Rafaël Sanchez, *el Bebe*, il est vraisemblablement perdu pour le *Toreo*, pour cet art dont il est un des plus brillants et, certainement, le plus valeureux représentant. Reverte venait à peine de guérir d'une blessure reçue précédemment à Cacérès et qui l'avait retenu deux mois durant éloigné des *plazas de toros*.

Reverte blessé est emporté par son ami Guerrita et un banderillero.

Les Nîmois sont désolés de cet accident arrivé à l'un de leurs toreros préférés; beaucoup croyaient applaudir le vaillant jeune homme à la *corrida* qui doit se donner demain dans leurs magnifiques arènes; mais Mazzantini et Guerrita sont, en réalité, les deux *matadores* qui paraîtront dans la vieille plaza.

Nous donnons à nos lecteurs, avec le portrait de Reverte, celui de son fameux picador Agujetas, le doyen des picadors.

Mosca.

(*Clichés Crespon.*)

Manuel Martinez Agujetas, picador de toros de la cuadrilla de Reverte.

Reverte, dans son automobile aux environs de Séville. Le célèbre matador tient la barre de direction.

UN NOUVEAU SAINT-CLOUD

Bientôt sera ouverte au service des voyageurs la magnifique gare d'Orléans en face des Tuileries, qui permettra de se rendre directement, en moins de vingt minutes, à l'admirable parc de la Faisanderie, à Ablon, devenu ainsi le Saint-Cloud de la rive gauche. Les terrains s'y vendent encore à 3 fr. 50 le mètre, mais atteindront rapidement de 20 à 30 francs, comme dans les autres localités de la banlieue parisienne. S'adresser à l'administration, 61, rue des Petits-Champs ou au parc même à Ablon.

Vital PNEUMATIQUE

Le Gérant : Victor Voinot.

6441 Corbeil. — Imprimerie Éd. Crété.